



Chapitre 1

Mai fonce dans le chemin, traverse la forêt à la vitesse d'une balle, attaque la descente, ses jambes l'emmènent un peu trop vite jusqu'à la voûte de pierre qu'elle franchit sans reprendre son souffle. Tant que la corne du bateau n'a pas annoncé son arrivée, elle n'est pas en retard ! Elle respire un grand coup et accélère avant la remontée jusqu'au chemin des remparts où elle se jette hors d'haleine contre le muret face à la mer. Le bateau attaque le virage pour entrer dans le port. Elle fouille rapidement le pont du regard, ne la voit pas, n'insiste pas. Elle a juste le temps de dévaler les escaliers de pierre pour ne pas être en retard. Elle trace.

Nine plonge la main dans sa poche et en sort un Malabar jaune.

– Vous faites toujours ce truc ? lui demande sa mère.

– Ben ouais... Enfin... je crois, répond Nine, coupée dans son élan.

Sa mère est déjà passée à autre chose, tournée vers l'horizon et le port qui se rapproche.

Nine enfourne le Malabar entier dans sa bouche et se maudit de ne pas avoir fait ramollir le mastodonte dans le creux de sa main avant de le couper en deux. Elle attaque la brique au goût chimique et se rend compte qu'elle n'en a pas mangé depuis longtemps... Un an, sans doute, oui. Elle espère que ça lui fera passer la nausée. Les cheminées du bateau rejettent des fumées de gasoil. Elle sort sur le pont prendre l'air après les heures passées en voiture. Le parfum de la mer est étouffé par la fumée écoeurante. Cette année, clairement, c'est atroce.

Les voitures sont empilées dans la soute, serrées au maximum, les passagers se répartissent sur les sièges dedans, dehors. Quelle que soit l'heure, quel que soit le temps, il y a toujours des personnes en quête d'un shoot d'iode (ou d'une odeur d'essence !) et d'une claque de vent. Ou d'un gros coup de soleil. Pour cette fois, Nine est de celles-là. Elle reste parfois à l'intérieur, repliée sur son livre, mais aujourd'hui elle sait que ce serait le meilleur moyen de choper le mal de mer. Alors elle se

cramponne à la rambarde. Elle passe son pouce sur les cicatrices recouvertes de peinture du métal usé, corrodé et repeint plusieurs fois. La traversée dure moins d'une heure, mais c'est comme si elle durait toute une nuit tant Nine se sent différente à l'arrivée. Délestée de tout ce qu'elle a laissé derrière elle, elle se sent tout autre et le bien-être que cela lui procure est indicible.

Le bateau sonne son énorme coup de corne qui fait immanquablement sursauter tous les passagers sur le pont.

Cette fois, ils y sont vraiment. Le périple interminable des bagages-voiture-bateau touche à sa fin. Il ne reste plus que l'étape déballage-installation et elle aura repris corps avec son île.

– Je descends m'occuper de la voiture, leur dit Benoît, le père de Nine. On se rejoint comme d'habitude, à l'angle de la rue Pors Carn ?

– Sans moi, répond Nine, je retrouve Maï.

– Évidemment, tu retrouves Maï ! répète son père en se tapant le front de la paume de la main pour rire.

Nine essaie de sourire mais le Malabar résiste toujours à ses molaires. Elle se fait l'effet d'un chien qui lutte avec un os trop gros.

Sa mère l'enveloppe de son bras et la serre contre elle. Nine abandonne sa tête sur son épaule et sent son parfum citronné imprégné dans le gros gilet spécial traversée.

– Ça va aller, tu es sûre ?

Nine fait un oui de la tête.

Au bout de quelques instants, elle se redresse et regarde sa mère en faisant une énorme bulle. Diane sourit.

Les façades des maisons sur le quai lui sont tellement familières. Leurs couleurs chamarrées, bleues, roses, jaunes, brique, d'une gaieté et d'une douceur qui lui gonflent le cœur d'émotion. Tous les ans elle est frappée par cette sensation quand ils arrivent. C'est comme si elle n'était jamais partie.

Le bateau glisse le long du quai, dans cet avant-port qui forme un cocon sur la façade de l'île. Nine pense à cette phrase « Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas ». Ici c'est pareil. On pourrait dire « Ce qui se passe sur l'île reste sur l'île ». C'est une terre, un monde en soi. Quand on arrive là, que l'on pose le pied sur la pierre du quai, on laisse derrière soi la lourdeur du quotidien, les problèmes... En arrivant ici, on a un bagage limité, au propre comme au figuré.

Nine fouille le quai du regard et aperçoit enfin Maï, qui saute dans tous les sens en agitant les bras et les jambes. Quand elle la voit, son cœur fait un upside down.

Elle se demande comment elle a pu ne pas l'apercevoir jusque-là, elle est immanquable au milieu des badauds venus assister à l'arrivée du bateau. Certains ont même des banderoles pour souhaiter la bienvenue à leurs amis, à leur famille. Les arrivées peuvent être aussi discrètes que tonitruantes. Mais Maï est à elle seule plus remarquable que tous les autres réunis. Plus brillante. Plus vivante.

Nine se penche sur le bastingage et lève le bras pour lui faire signe.

En réponse, Maï met ses mains en porte-voix et hurle « Niiiiiiiiine ! ». Le cri est strident et coupe la chique des gens autour d'elle qui explosent de rire. Mais elle s'en fout et saute en l'air en faisant n'importe quoi avec les bras pour se faire remarquer. Comme si Nine pouvait la rater.

Nine se sent rougir. Les autres passagers la regardent en souriant. Elle leur sourit en retour et continue à faire signe à Maï, timidement. Elle sent qu'un poids sur son coeur se lève petit à petit.

Elles se manquent encore un temps avant de pouvoir se retrouver. La sortie du bateau se déroule dans la cohue habituelle.

Les passagers descendent, s'empêtrent dans leurs sacs, se les prennent sur les pieds. Certains se promènent avec leur oreiller ficelé sur leur valise. D'autres voyagent léger. Quand on passe en piéton, mieux vaut éviter de se balader avec toute sa penderie. Nine est tranquille de ce point de vue, toutes leurs valises sont dans la voiture. Elle ne transporte avec elle que le nécessaire : son téléphone, son casque, une bouteille d'eau, sa serviette de bain et de quoi se changer.

Une femme avec son nourrisson dans un porte-bébé, tient de la main droite un petit garçon qui sait tout juste marcher et de la main gauche un autre garçon à peine plus grand. Devant eux, le père maltraite une poussette qui refuse de s'ouvrir. Le gamin répète en boucle : « Pouchette papa ? Pouchette papa ? » – Oui mon chat, papa s'occupe de la poussette », répond la mère. Enfin l'engin cède, sans doute sous le coup des jurons, et le plus jeune des deux est logé dans la poussette récalcitrante. Le père écarlate s'excuse, le convoi des passagers peut reprendre sa procession dans un désordre accentué par l'attente prolongée. Nine mâchouille son Malabar en patientant.

Sur le quai, Nine détaille Maï. Elle a coupé ses cheveux court, très court. Rasé, sans doute, pour que ce soit aussi court. Nine ne s'y attendait pas. Maï ne le lui avait pas dit. Ses vêtements sont usés jusqu'à la trame, son jean menace de se changer en short au premier mouvement un peu brusque, et son pull ne demande qu'à agrandir les petites aérations déjà visibles aux coudes et sous les aisselles.

Elles se serrent fort dans les bras l'une de l'autre. Maï sent la mer et le vent.

Nine se demande un instant si Maï va en parler. Si ça va changer un truc entre elles.

Mais elles se regardent droit dans les yeux et saisissent chacune la tête de l'autre, les mains à plat sur les oreilles, en disant « À la vie ! ». Elles plaquent leur front l'un contre l'autre, font chacune une énorme bulle de chewing-gum et les gonflent jusqu'à ce qu'elles se rejoignent, se collent et éclatent. Puis, elles crient « À la vie ! ».

– Dégueu, dit un jeune garçon à côté d'elles.

– C'est pas faux ! répond Maï en rigolant avant de saisir Nine par les épaules et de l'entraîner loin de la foule.

– Tu préfères sauter ou nager ? demande Maï en scrutant Nine qui hésite. Ou rentrer direct faire autre chose, hein, y a pas d'obligation...

Nine voudrait aller sauter ou nager, oui, elle voudrait. Elle voudrait surtout avoir envie de le faire, vraiment envie.

Elle met son corps sur off et se lance.

– On saute !

– AAAAAAALLL RIGHT ! répond Maï en imitant Freddie Mercury au concert de Live Aid, en mimant ce geste du bras qu'il avait toujours, ce poing levé vers le ciel, tout en puissance. Tous les ans, Nine a l'impression que pendant onze mois, Maï l'a attendue en hibernant pour ne s'éveiller qu'à son arrivée, remplie d'une énergie fulgurante qui cette année, elle le pressent, risque de la terrasser.

La terre-monde

En mode upside down

Le corps sur off

Se donner jusqu'à la trame

